

« L'image est bien autre chose qu'une simple coupe pratiquée dans le monde des aspects visibles. C'est une empreinte, un sillage, une traîne visuelle du temps qu'elle voulut toucher, mais aussi des temps supplémentaires — [...] — qu'elle ne peut pas, en tant qu'art de la mémoire, ne pas y agglutiner. »

Georges Didi-Huberman, "L'image brûle"

« Dans la fiction bien des choses ne sont pas étrangement inquiétantes qui le seraient si elles se passaient dans la vie, et dans la fiction, il existe bien des moyens de provoquer des effets d'inquiétante étrangeté qui, dans la vie, n'existent pas. »  
Sigmund Freud, "L'inquiétante étrangeté"

Du service de vaisselle offert à mes parents pour leur mariage, il ne reste dans mon appartement de la rue Charlot qu'une minuscule tasse à café et sa soucoupe. Elles me paraissent à chaque fois plus petites, comme si, par esprit de contradiction, les objets de notre enfance rapetissaient à mesure que nous grandissons. Je ne sais pas où sont les autres, éparpillées sans doute dans les lieux habités par les membres de ma famille, partageant un placard avec des mugs américains, des rescapés de marchés au puces ou de boutiques de musées, des vestiges d'histoires d'amour ou de collocations.

Partie immergée de nos icebergs familiaux, ces objets sont autant d'éléments d'une séquence constamment réactualisée par de nouvelles images, de nouveaux objets qui s'imposent à nous, ou dont nous nous entourons volontairement. Comme le verre de lait dans le film *Souçons* d'Hitchcock, certaines images flottent au dessus des autres et prennent toute la place. Quelle que soit leur réalité concrète, elles deviennent volumes, images-objets ou images-temps. Elles sont, au sens propre, disproportionnées.

Les images de Luiza Baldan sont ainsi : images-objets et images-temps, éléments de séquences distinctes, qui tracent les chemins empruntés par l'artiste lors de ses voyages et ses résidences dans différentes parties du monde.

C'est la raison de mon invitation à Luiza de s'installer pendant un mois dans cet appartement presque vendu, où subsistent, en plus des miennes, des traces de ceux qui l'ont habité, lors de passages éclairés ou de locations longue durée. Je voulais qu'avant que ne s'y écrive l'histoire de quelqu'un d'autre, Luiza y enregistre sa propre expérience, qu'elle y dépose son empreinte et que l'appartement imprime la sienne, comme si son passage pouvait clore quelque chose, signifier ma séparation d'avec ce lieu et son histoire.

Le hasard – certains diront la fatalité –, ont voulu que cette histoire ne s'écrive pas seulement dans cet appartement, mais aussi dans une série d'autres lieux. Le vol d'une partie de son matériel, le jour de son arrivée à Paris, a contraint l'artiste à se repositionner, à se déplacer dans son propre travail et à le déployer ailleurs, autour et au-delà de la violence de cette intrusion.

L'exposition *Build Up*, présentée à la MdM Gallery réunit des travaux qui s'articulent autour de cette expérience singulière de résidence, dans ce qu'elle a comporté de discontinuités et de déplacements. Certaines images antérieures sont aussi présentées, comme celle des ballons coincés dans des branches d'arbres, dernier cliché réalisé à New York avant le voyage de Luiza vers Paris.

Cette image est agrandie et occupe un mur entier de la galerie, de sorte qu'elle offre une ouverture dans l'ouverture, installée dans le prolongement de la vitrine. Comme très souvent dans l'oeuvre de Luiza Baldan, elle porte une ambiguïté: la perspective qu'elle propose est perturbée par les ballons agglutinés qui empêchent au regard de s'évader.

Il s'est passé quelque chose, ou il va se passer quelque chose, mais nous ne savons pas quand ni comment l'action prend sa place. Au sol, un texte défile sur un écran noir. Il semble avoir été détaché des images accrochées au mur. Le regard n'a pas assez de recul pour les saisir toutes ensembles, les combinaisons possibles sont infinies. Le fil de la narration est coupé, une « inquiétante étrangeté » s'en dégage.

Cet effet de gêne est accentué par des distorsions d'échelle – la photographie d'un tronc d'arbre ou d'un bâtiment est imprimée au même format que la petite tasse héritée de mes parents –, mais aussi par des compositions de transparences et de reflets. Des contrastes forts cohabitent, s'entrechoquent d'une image à l'autre et souvent jusque dans les images elles-mêmes. Dans le piano de mon enfance se reflète un placard ouvert, comme si le noir de son vernis pouvait témoigner à retardement, à l'instar des pellicules polaroid.

Ces différents empilements imprègnent peu à peu l'ensemble de la séquence, et font monter une tension, comme au cinéma les *build up* tiennent en haleine le spectateur dans les films à suspens, jusqu'à ce que les lumières se rallument et que chacun reprenne le cours de sa vie, subtilement habitée d'images et d'émotions nouvelles.

Albertine de Galbert, 2014